Christiane KLAPISCH-ZUBER, *Le voleur de paradis. Le Bon Larron dans l'art et la société (XIV^e-XVI^e siècles)*

Paris, Alma Édition, 2015

François Böespflug

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8696>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000]

[2006] MySQL server has gone away

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 167-170

ISBN : 978-2-200-93125-4

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

François Böespflug, « Christiane KLAPISCH-ZUBER, *Le voleur de paradis. Le Bon Larron dans l'art et la société (XIV^e-XVI^e siècles)* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2017, mis en ligne le 24 mars 2017, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8696> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\]](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006]) MySQL server has gone away

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2021.

Tous droits réservés

Christiane KLAPISCH-ZUBER, *Le voleur de paradis. Le Bon Larron dans l'art et la société (XIV^e-XVI^e siècles)*

Paris, Alma Édition, 2015

François Boespflug

RÉFÉRENCE

Christiane KLAPISCH-ZUBER, *Le voleur de paradis. Le Bon Larron dans l'art et la société (XIV^e-XVI^e siècles)*, Paris, Alma Édition, 2015, 22 cm, 384 p., 29 €, ISBN 978-2-36279-160-4.

- 1 Voici un ouvrage de science, fruit d'une enquête méthodique. Le titre principal, pourtant, pouvait faire douter de sa qualité. Il a beau s'autoriser de l'étymologie (« larron » provient du latin *latro*, « voleur ») et se réclamer de Bernardin de Sienne (15, 99-100) voire de la *Légende dorée* (299), il ne convainc pas le lecteur tant soit peu théologien, car le Bon Larron de Luc (Lc 23,39-49), nommé Dismas par l'*Évangile de Nicodème* (42), n'a rien volé mais tout reçu, par grâce. La dédicace à Jacques Le Goff, déjà, donne le « la » en parlant de « Ce personnage douteux qui boycotta le purgatoire... » (7). Il faut s'y faire, le style de l'A., pourtant exceptionnellement dense et sobre, semble payer tribut à l'esprit du temps qui veut, en France notamment, que l'on s'excuse de parler de sujets religieux en s'octroyant le droit au jeu de mot imprévisible, au trait d'esprit, à la virevolte. En veut-on des exemples ? L'A. parle d'« un véritable court-circuit dans l'économie ordinaire du salut » (105), du bon larron comme de « l'homme à tout faire des *confortatori* » (108), du « kidnapping de l'âme enfantine de Dismas... » (225), de « trois paquets de damnés liés en bottes comme des asperges » (230), de « l'agenda chargé de Jésus avant son Ascension » (296), ajoutant que « le Christ a cambriolé l'enfer » (299), et que le Bon Larron a été jugé « digne d'un certificat d'assez bonne conduite pour monter [*sic* !] sur quelques autels » (327), etc.

- 2 Je m'en voudrais de faire un florilège de ces formules incongrues qui émaillent un livre qui pouvait s'en passer. Car j'ai hâte de souligner plutôt combien il est original, solide, puissant, savantissime et bien mené, même si son plan comporte des surprises (on ne s'attend pas à trouver un chapitre sur le pèlerinage en Terre Sainte (114-124), mais c'est requis par celui sur le Golgotha, exigé à son tour par celui sur le Bon Larron...). Un livre ample (350 pages), érudit (plus de 1000 notes), destiné à servir (deux index, un « index bibliographique » et un « index général », sans index scripturaire, dommage...), bien illustré (54 figures, certaines en pleine page, d'autres il est vrai dans un format trop petit (fig. 16, 21, 41), focalisé sur la figure du Bon Larron dans l'art, italien surtout, des XIV^e-XVI^e siècles (18), recouvrant en fait une étude approfondie de la Crucifixion et de la Descente aux limbes. La dernière précision du sous-titre (« ...dans l'art et la société ») avertit qu'il ne s'agit pas d'un livre d'art *stricto sensu* : « j'ai considéré non pas les œuvres en tant que telles, comme le font les historiens de l'art, mais les situations sociales qui se nouaient autour d'elles » (20), autrement dit, en quoi elles correspondaient à autant d'« expériences sociales » et reflétaient et/ou modifiaient des idées que l'on se faisait à cette époque, entre autres, de la faute et du châtement publiquement exécuté, de la peine de mort, de la bonne mort et de l'après-mort.
- 3 Un ouvrage aussi dense est rarement impeccable. Mais comme il peut espérer une nouvelle édition, voici quelques suggestions. Les défauts d'espaces sont innombrables, on se demande pourquoi, en particulier entre les phrases, chroniquement dépourvues d'espace intercalaire après le point final. Il sera ensuite facile de remédier à quelques accidents typographiques : la « cacathédrale » de Fribourg (83), davantace (89), « de du » (143), 1440-1141 (149). Si Benoît XIV (pape de 1740 à 1758, auteur du *De Canonisatione sanctorum*) a pu refuser au Bon Larron d'être appelé un « martyr » au sens propre, ce n'est pas en 1590-1591 (321)... L'image de la fig. 32 reproduite p. 215 ne correspond pas à sa légende (c'est un détail de la fig. 2 de la p. 34), et p. 226 il est renvoyé par erreur à la fig. 12, au lieu de la fig. 11 de la p. 63 ; quant à la p. 205, elle renvoie aux deux larrons de la fig. 31, où ils sont absents...
- 4 Voici quelques inexactitudes portant maintenant sur le fond. Si Longin perce le côté du Christ, ce n'est pas pour l'achever (50) : il était déjà mort au moment du coup de lance (Jn 19,34). Il est inexact que « pour les médiévaux, l'âme possède une matérialité » (209) : le fait de représenter l'âme comme une figure humaine à échelle réduite est une convention picturale, non l'affirmation d'une certaine corporéité, et parler d'une « corporéité iconographique » (210) relève du pléonasme. L'infusion de l'âme de Jésus en Marie lors de son Incarnation amène l'A. à une alternative qui n'en est pas une (212 : infusion de l'âme en Marie ou Incarnation du Verbe), et je me permets de renvoyer à mon étude sur les Annonciations à homoncule dans *Le Dieu des peintres et des sculpteurs. L'Invisible incarné*, Paris, 2010, p. 77-104.
- 5 J'ai enfin un problème de fond, qui est à présenter à la tradition chrétienne plutôt qu'à l'A., j'en conviens, avec l'intercession (cf. 73-74, 95-100, 112-113) et surtout avec la sainteté de Dismas, tenu pour un martyr (268 et suiv.). Cette qualité lui sera refusée au sens propre par Benoît XIV (321), ce qui me rassure. C'est bien à l'A., en revanche, que je m'adresse en contestant que l'on puisse qualifier le Bon Larron, comme elle le fait, de « premier converti chrétien » (273, 296). On doit se faire l'objection : et les saints innocents (274, ces « martyrs non baptisés », bien avant Dismas) ? Et Jean-Baptiste, qui a identifié l'Agneau de Dieu et a précédé Dismas dans le martyre ? (278-279).

- 6 Abstraction faite de ces remarques, *Le Voleur de paradis* n'aura certes pas volé l'admiration qu'on lui vouera. Non que la lecture du livre soit délectable à tout moment. Les pages sur la douleur des suppliciés (198-203) sont cruelles, à cause même de leur sujet. Mais c'est le plaisir de la lecture qui l'emporte haut la main, tant sont nombreux les paragraphes instructifs et bien troussés, tels ceux qui sont consacrés respectivement à la différence, dans l'art allemand, entre les croix à peine ébranchées des larrons et celle dûment équarrie du Christ (58-67), aux différentes formules de la mise à mort et du spectacle public « édifiant » (87) qu'elle constituait (76-87), à la question de savoir si le repentir d'un condamné *in extremis* lui donnait accès à la vision béatifique dès son exécution achevée, en le dispensant de tout séjour dans le purgatoire, d'où le « boycott » (100-108), à la forme et aux mesures de la vraie croix (138-145), à cet « exercice d'érudition microscopique », selon les mots mêmes de l'A., autour des trous et des piliers du Golgotha (146-151). Au risque de paraître doubler la table des matières placée en tête du volume, je continue l'énumération de mes découvertes heureuses : les pages sur l'imagination des pèlerins et leur souci de prendre des mesures pour pouvoir à leur retour de Terre Sainte nourrir celle de tous ceux qui n'avaient pas les moyens de s'y rendre (162-173) ; la mise au point sur la nudité totale du Christ dans les scènes de sa Passion et des deux larrons (178-188). Sur l'orientation et la disposition des trois croix sur le mont Calvaire compte tenu de son exigüité supposée, je n'avais jamais rien lu d'aussi précis ni d'aussi parlant (248-257). De même, l'exposé portant sur le rôle de Dismas dans l'Anastasis, comme acolyte ou assistant du Christ dans « son expédition au royaume infernal » (269 et suiv.) est remarquable – bravo d'avoir repéré et reproduit l'œuvre de Giotto (280, fig. 45) conservée à Munich, où Dismas, une fois n'est pas coutume, est penché vers les Justes comme le Christ et apparaît comme son double, en « coadjuteur » et « parfait imitateur du Christ » (298-303). Les pages du livre sur sa présence au côté du Ressuscité apparaissant à sa Mère sont de nouveau très originales (290 et suiv.) et comportent une belle analyse du tableau du Titien (294-95). On est étonné, pour finir, à la lecture des faits multiples qui ont abouti à « hisser sur les autels le bandit repent », à faire des restes de sa croix une relique (ou plutôt plusieurs : 312-320), à décrocher son droit à l'auréole (320-326), du moins en Italie : « les gens du Nord ont été plus chiches que les Latins dans l'attribution de cette marque de sainteté » (325), ce qui n'a pas empêché que « Dismas » soit parfois attribué comme prénom de baptême à un enfant noble dans l'Autriche ou la Haute Bavière du XVIII^e siècle (329)...
- 7 On l'aura deviné : tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à l'histoire de cet archi-sujet de l'art chrétien qu'est la Crucifixion auront intérêt à se procurer et à potasser cet ouvrage très bien documenté, rendu aisément utilisable par ses index et la netteté de ses élaborations. Certains auteurs, en s'aventurant hors du champ qui leur était familier, prennent des risques et se fourvoient. D'autres administrent la preuve que le savoir-enquêter, le savoir-réfléchir et le savoir-dire ne se laissent pas arrêter aux frontières que les spécialistes se font habituellement un devoir de respecter. De ce point de vue, si tant est que ce livre soit pour son auteure un coup d'essai, il est assurément un coup de maître.

AUTEURS

FRANÇOIS BÆSPFLUG

Université de Strasbourg.